

La violence familiale dans le roman marocain Le cas de : *le Pain nu* de Mohamed Choukri

**Abdul Hamid Alashhab
Université d'Al-Merqeb - Libye**

Introduction

La littérature est une technique d'expression orale et écrite qui existe dans notre vie. Elle est riche des thèmes variés qui touchent la vie de l'homme, elle nous raconte ce qui s'est passé avant et ce qui se déroule dans le monde entier. Il faut attendre les années (1950) pour parler du roman maghrébin de langue et d'expression française (aussi appelé roman francophone du Maghreb) qui écrit par des écrivains maghrébins car avant cette date, c'était surtout en langue arabe que se faisaient entendre la poésie et l'essai.

Le travail que nous présentons. Il a pour thème *La violence familiale dans le roman marocain*. Le cas de : *Le Pain nu* de Mohamed Choukri. Notre but est voir à travers un regard rapproché, comment l'auteur aborde le thème de la violence familiale qui, d'après plusieurs études, apparaît comme une réalité, hélas vivante dans la société maghrébine. En effet, la violence familiale, notamment la violence faite aux femmes et aux enfants dans la société maghrébine de façon générale et en particulier dans la société marocaine est un phénomène qui s'enracine dans les profondeurs de la tradition et de ce fait remonte à une période très reculée. Il ne s'agit pas d'épiphénomène, mais bien au contraire un mode de fonctionnement social où la discrimination fondée sur le sexe et sur l'âge fait de la femme et de ses enfants des biens appartenant au patrimoine du père de famille. Dans son ouvrage *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi* Houaria Kadra-Hadjadji, parlant de la condition de la femme dans les années 1950, écrit : « On peut résumer le destin de la femme maghrébine par cette forme : ignorance, soumission, peur, mariage arrangé, ménage, reproduction »¹. Cette condition qui fait de la femme la victime de tous les sévices du mari, notamment de sa brutalité et de ses injures. Ainsi, après

¹ KADRA-HADJADJI, Houaria, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*, 1986, p.213.

l'indépendance du pays de Maghreb, qui connaît regain de renouveau, rejetant la fuite de responsabilité des écrivains de l'ancienne génération, s'engage dans l'affirmation de l'identité maghrébine, la lutte contre les travers sociaux. On voit, à partir de là, la plupart des œuvres comme *Le Passé simple* de Driss Chraïbi, *La répudiée* de Rachid Boudjedra, *Le Pain nu* de Mohamed Choukri et tant d'autre, se construire autour des thèmes de la violence, la révolte contre le père, la famille, l'ordre sociale et la religion.

Mohamed Choukri est un écrivain de langue arabe. Or, l'histoire retient que de façon générale, la littérature marocaine de langue arabe est avant tout conservatrice. Si la littérature d'expression française osait s'aventurer sur des terrains interdits comme la religion, l'ordre social etc. ces sujets étaient toujours tabous pour la littérature de langue arabe. Il aura fallu, bien entendu, le mouvement des intellectuels dont nous venons de parler pour la sortir de sa léthargie. Ainsi, son roman, *Le Pain nu*, devient de son côté un autre exemple dans l'histoire de la littérature marocaine, puisque pour la première fois un roman d'expression arabe ose aller aussi loin dans la critique de la société marocaine en s'attaquant à sa base, la cellule familiale.

Mohamed Choukri, né en 1935 près de Nador dans le Rif marocain sur une terre fêlée, sèche et désolée, il est d'une famille pauvre, d'un père ivrogne et assassin, qui bat sans arrêt sa femme et ses enfants. Il passe une adolescence tumultueuse faite de vagabondage et n'entre à l'école qu'à l'âge de 20 ans où il apprend à lire et à écrire l'arabe. Son premier roman, *Le Pain nu*, qui paraît tout d'abord en langue arabe en 1982 est traduit en Anglais, en 1973 par l'écrivain Paul Bowles aux éditions Peter Owen à Londres, puis en français, en 1981 par l'écrivain marocain Tahar Ben Jellon aux éditions François Maspéro. Il meurt en 2003 des suites d'un cancer au Maroc. Ses principales œuvres peuvent se ramener à *Le fou des roses*, publié aux éditions *La Découverte* en 1992 et *Le Temps d'erreurs*, publié aux éditions du Seuil en 1994.

1. Le cadre de l'action

1.1. L'espace familial

Nous commençons par l'espace familial tout d'abord parce que le sujet de ce travail nous y conduit étant donné qu'il s'agit de violence familiale, ensuite parce que c'est le lieu où, la violence se manifeste avec une grande acuité.

L'espace familial dans *Le Pain nu* se caractérise par sa pauvreté, et son instabilité. Il est très important de souligner que la famille Choukri est constamment en déplacement. De ce fait, elle quitte sa patrie le Rif à cause de la famine (on ne sait pratiquement rien de l'habitat de la famille dans le Rif, il n'y a ni allusion, ni description), se retrouve à Tanger, puis à Tétouan et à Oran toujours à la quête d'un introuvable lieu de vie paisible. Cette instabilité a une incidence sur les descriptions qui sont faites de leurs différents habitats. Ce sont des descriptions sommaires, qui toutefois disent long. À Tanger, la famille vit dans un réduit comme l'a si bien campé Mohamed dans une phrase lapidaire : « *Nous habitons une seule pièce* »² À Tétouan, c'est la même réalité : « *...nous trouvâmes où loger : une petite maison voisine d'un verger dans le quartier Khabaj. Une seule chambre. Les w-c sont à extérieur* »³.

À Oran la famille habite un temps dans une grotte en compagnie d'une connaissance. « *Un homme sortit d'une grotte. Ils se reconnurent, mon père et lui, ils s'enlacèrent. L'espace de grotte éclairée par deux lampes à huile était à peine suffisante pour deux personnes* »⁴. Peu après, Mohamed rejoindra sa tante et le père, quelques jours après se retournera à Tétouan. « *Mon père partit à la recherche du reste de sa famille, loin d'Oran. Moi, je suis resté chez ma tante* »⁵.

Ces descriptions, quoique sommaires, sont éloquentes. Elles montrent à quel point la famille vit dans une situation misérable, l'espace familial est réduit à une seule chambre résumant tout chambre à coucher, chambre conjugale, salle à manger, magasin et surtout scène de bagarres. C'est un espace difficilement vivable :

« *Mon père, quand il rentrait le soir, était toujours de mauvais humeur. Mon père, c'était un monstre. Pas un geste, pas une parole. Tout à son ordre et à son image, un peu comme Dieu, ou du moins c'est ce que j'entendais* »⁶.

² CHOUKRI, Mohamed, *Le Pain nu*, (trad. de Tahar Ben Jelloun), Paris, Maspero, 1981, p.13.

³ *Ibidem*, p.27.

⁴ *Ibidem*, p.47.

⁵ *Ibidem*, p.48.

⁶ *Ibidem*, p.13.

1.2. La rue

À Tanger par exemple, Mohamed va dans la rue chercher de quoi manger, il se souvient que sa mère lui a dit qu'ils y trouveraient de la nourriture, plus facilement que dans le Rif. Après quelques jours la manne promise ne se présentant pas, le garçon se jette dans la rue, comme pour noyer sa faim. La rue est ainsi représentée comme un espoir, un recours. Mais cette représentation restera toujours dans les images et non dans les faits puisque c'est dans la poubelle qu'il faudra se nourrir et pour arrêter sa faim Mohamed s'aventure dans une rue : « À Tanger, je ne vis pas les montagnes de pains qu'on m'avait promises... Quand la faim me prenait aux tripes, je sortais dans la rue »⁷.

La rue, c'est aussi la peur, l'insécurité. Il a peur quand il entend parler de viole de jeunes filles et de jeunes gens. Cependant, il trouve la rue comme la seule solution pour fuir l'autorité de son père qu'il a vu tuer son frère, fume le Hachisch. Pour Mohamed la rue sera progressivement vécue comme un espace de liberté à la fois physique et imaginative renvoyé du café où il avait travaillé. Du moment que la rue est devenue peu à peu sinon d'un seul coup, une nécessité intégrale, c'est-à-dire l'unique alternative, y vivre n'est plus désormais perçu comme une condition de vie transitoire pour Mohamed, mais comme le choix d'une forme de vie. Or, parler de choix ici c'est avant tout parler de la prise au sérieux de la forme de vie adoptée. Voilà pourquoi la rue ne sera plus seulement un cadre de vie, un environnement possible, mais un lieu spontanément intégré au naturel de la vie quotidienne de Mohamed, lorsqu'il se manifeste : « Je retrouvai le plaisir de dormir dans les rues en compagnie des clochards »⁸.

2. Formes et manifestations de la violence

« La violence est particulièrement injurieuse, injuste et infamante quand elle est structurelle et inscrite dans le mode de fonctionnement d'une société. La violence est insupportable quand elle fait partie d'un code d'échanges entre mâles et femelles, c'est-à-dire entre femmes et hommes, entre enfants des deux sexes »⁹. Nous aborderons donc la violence dans ce

⁷ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.12.

⁸ *Ibidem*, p.60.

⁹ GHISSASSI, Fouzia et MOULAY RCHID, Abderrazzak, *Femmes : violence et université au Maroc*, Casablanca, La Croisée des chemins, 2003, p.87.

chapitre sous différentes formes à travers les relations entre les membres de la famille. Ainsi nous verrons tour à tour, la violence entre époux et la violence entre les enfants et les parents.

2.1. La violence conjugale

Elle apparaît comme la plus importante dans le couple et se manifeste à travers les injures et les menaces proférées par l'époux.

2.1.1. La violence verbale

Dans *Le Pain nu*, le père injurie sa femme seule ou parfois avec ses enfants, sans aucun motif valable. Pour d'avantage développer la peur chez sa femme, il la menace de la quitter en la laissant seule avec ses enfants : « *Plusieurs fois, je l'ai entendu la menacer : dit Mohamed – je vais t'abandonner, fille de pute! Je vais te laisser seule et tu n'auras qu'à te débrouiller avec ces deux chiots* »¹⁰. Devant ses enfants il injurie sa femme, comme pour montrer qu'elle ne représente rien : « *Tu es une putain et une fille de putain* »¹¹.

Haddou est un homme d'autant plus bizarre, qu'il parle comme un fou : « *Il prisait du tabac tout seul et crachait sur des passants invisibles. Il nous insultait et disait à ma mère : – Tu es une putain et une fille de putain* »¹².

Injurier son épouse soit seule, soit avec ses enfants, soit à travers ceux-ci, les occasions ne manquent pas à Haddou. Ainsi, un jour, Mohamed quitte sa mère au magasin et veut se reposer à la maison. Mais par hasard, il y trouve son père qui le reçoit : « *Tu n'es qu'un enfant de putain. Ce n'est pas vrai ce que je dis? C'est comme si je n'étais pas celui qui t'a mis au monde. Peut-être que ta mère a couché avec un autre homme. On peut avoir confiance dans le diable mais jamais en la femme* »¹³.

C'est dans cette logique que Haddou appelle son fils avec des termes indignes comme bâtard, fils de pute etc. : « *Où vas-tu, bâtard? Viens par là* »¹⁴.

¹⁰ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.13.

¹¹ *Ibidem.* p.13.

¹² *Ibidem.* p.13.

¹³ *Ibidem.* p.73.

¹⁴ *Ibidem.* p.74.

2.1.2. La violence physique

« La violence physique agressent directement le corps de la femme. La force de l'homme étant généralement plus grande que celle de la femme, il en use pour lui porter des coups n'importe où sur le corps avec une violence et une agressivité plus ou moins fortes... »¹⁵.

La violence physique consiste chez le conjoint à porter la main sur sa femme. Les scènes de ce genre sont rares, mais le narrateur, surtout dans *le Pain nu*, en parle souvent à travers des rappels de faits passés. En voici quelques exemples : à Tanger, la famille de Choukri habite une seule pièce. Le père rentre tard, commence par injurier tout le monde et finit par battre sa femme : « ...*Mon père, un monstre. Il battait ma mère sans aucune raison* »¹⁶. Mais le narrateur nous fait comprendre que son père qui pouvait s'absenter des jours, battait souvent sa mère : « *Quand il revenait, il se disputait avec ma mère et souvent il la battait* »¹⁷. Quand son frère Abdelkader fut tué par son père et que la mère voulut pleurer : « *Effrayé, je sors de la pièce pendant qu'il essaie de faire taire ma mère en la battant et en l'étouffant* »¹⁸, décrit Mohamed.

Après l'assassinat d'Adoulkader, une autre scène d'horreurs se produisit un jour, lorsque le père oblige son fils à manger tout seul le repas fait pour toute la famille. La mère consternée voulut faire raisonner son époux, mais celui-ci lui répondit par des gifles avant de se retourner vers les autres membres de la famille pour leur demander d'arrêter de manger. On ne peut donc s'imaginer exactement combien de fois Haddou bat sa femme, ce qui est évident d'après la déclaration de son fils c'est que c'est un phénomène courant.

2.2. La violence envers les enfants

2.2.1. La violence verbale

Dans *Le Pain nu*, les injures que profère le père à l'endroit de son fils relèvent de simples banalités. Par exemple : la famille arrive à Oran la nuit, des chiens hargneux les menacent, le père essaie de les éloigner, furieux il insulte les chiens, insulte son fils, le frappe comme il chasse les

¹⁵ GHISSASSI, Fouzia et MOULAY RCHID, Abderrazzak, *Op. cit.*, p.89.

¹⁶ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.13.

¹⁷ *Ibidem*, p.27.

¹⁸ *Ibidem*, p.13.

chiens. « *Nous fîmes reçus par les chiens méchants qui surgissaient des grottes habitées. J'ai failli être mordu. Je marchais devant mon père qui éloignait les chiens en leur jetant des pierres ou en les menaçant de sa canne. Il les insultait et m'engueulait : Avance, froussard! Avance, que tu dévores la chair de ta putain de mère* »¹⁹.

2.2.2. La violence physique

Dans *Le Pain nu*, le père de Mohamed est constamment plein de rage. On le voit dès le début du roman donner des coups de poings à son fils parce que tout simplement celui-ci pleure de faim. « *Un soir j'eus tellement faim que je ne savais plus comment arrêter mes larmes... Mon père furieux, me donne des coups de pied en hurlant : – Arrête, fils de pute, tu mangeras, tu mangeras avant même ta mère. Il me prit par le bras et me jeta par terre. Il me roua ensuite de coups avec rage. Ma culotte était mouillée* »²⁰.

Le père ne ménage rien quand il s'agit de faire violence sur son fils. Par exemple, Mohamed quitte le café où l'avait placé son père contre quelques pièces d'argent à la fin du mois. Fâché, celui-ci cherche son enfant dans la rue, tend des pièges pour le rattraper « *La troisième nuit je tombai dans le piège tendu par mon père qui m'enferma dans la maison et me frappa avec son ceinturon. Les voisins défoncèrent la porte pour nous soustraire, ma mère et moi, à la fureur de mon père. Mon corps était en sang, et ma mère avait l'œil au beurre noir. J'avais mal partout et ne pouvais m'étendre nulle part. Ah, s'il était possible de dormir entre ciel et terre, suspendu aux nuages!* »²¹ Raconte Mohamed.

En fait, la relation entre Mohamed et son père est très négative ; le père n'a aucune considération pour le fils à qui il inflige le même traitement que les chiens. Aussi, le voit-on frapper l'enfant à la suite de leur rencontre avec les chiens la nuit de leur arrivée Oran. « *En marchant, je trébuchai et tombai. Il me frappa avec sa canne. Hurlant, je balbutiai des injures. Il me poussa en avant avec la crosse de la canne. Je ramassai un bâton pour chasser les chiens. Mes pieds étaient meurtris par les plantes piquantes et les pierres pointues. Il me frappait et m'insultait en criant. Je lui répondais par le silence. Heureusement que je me défoulais dans ma tête* »²².

¹⁹ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.47.

²⁰ *Ibidem*, p.11.

²¹ *Ibidem*, p.34.

²² *Ibidem*, p.47.

Après la mort de son frère Mohamed a si peur de son père qu'il n'ose plus manger en sa présence. Celui-ci l'y oblige : – *Tu vas manger tout ce plat tout seul. Tout seul. Tu vas tout avaler. Seul.* L'enfant est terrorisé, il tombe sous le coup et se met au travail. Il commença à manger sous les yeux impitoyables du père ; la mère toujours impuissante. « – *Je reçus un coup. Je sentais ma bouche se remplir de sang. Un goût salé et doux. Je mangeai... Je repris connaissance à l'hôpital municipal. Je respirais difficilement. Ils m'avaient lavé l'estomac* »²³.

Haddou ne perd pas aucune occasion pour frapper son fils Mohamed, où qu'il se trouve, à la maison, au marché, dans la rue : « *Souvent mon père me poursuivait dans la rue, m'attrapait par le bras et me battait jusqu'au sang. Quand ses bras étaient fatigués il me traînait jusqu'à la maison et utilisait son ceinturon ; il me mordait la nuque, les oreilles et les mains, distribuant des gifles* »²⁴.

Un soir, Mohamed et son frère pleurent, le père se rue sur eux, la scène est horrible : « *Abdelkader pleure de douleur et de faim. Je pleure avec lui. Je vois le monstre s'approcher de lui, les yeux pleins de fureur, les bras lourds de haine. Je m'accroche à mon ombre et je crie au secours : « Un monstre nous menace, un fou furieux est lâché, arrêtez-le! » Il se précipite sur mon frère et lui tord le cou comme on essore un linge. Du sang sort de la bouche. Effrayé, je sors de la pièce pendant qu'il essaie de faire taire ma mère en la battant et en l'étouffant* »²⁵. Le père vient de tuer son fils dans un accès de colère.

3. Causes et conséquences de la violence

3.1. Les causes sociales

3.1.1. La maltraitance du conjoint

Dans *Le Pain nu*, Haddou, le père de Mohamed, ne parle pas de son contrat de mariage avec sa femme Mimouna. Mais, le fait que les deux mènent une vie commune doit être considéré dans cette tradition musulmane comme un mariage, seul lien officiel autorisant l'homme à garder une femme à la maison et à lui faire des enfants. Haddou est un mari qui ne connaît que son plaisir. Sa femme travaille au marché et à la maison ; la

²³ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.73.

²⁴ *Ibidem*, p.61.

²⁵ *Ibidem*, p.13.

relation entre les deux époux est comme le flux et le reflux. Un jour c'est bien, un autre jour c'est mauvais. Les enfants arrivent l'un après l'autre, un vivant un autre mort, c'est ça la vie.

Plusieurs écrivains ont abordé cette question du mariage traditionnel compte tenu de son importance et de son impact sur la vie familiale. Lahcen Mouzouni dans son ouvrage *Le roman marocain de langue française*, souligne : « *Le mariage forcé : acte barbare en soi, reconnaissant implicitement que la jeune fille est incapable de choisir elle-même son conjoint ; quelque soit son âge, la jeune fille est incapable de distinguer le bien du mal et surtout de décider de son avenir* »²⁶.

Rabah Soukehal écrit dans son ouvrage *Le roman Algérien de langue française* sur le même cas : « le garçon charge sa mère d'aller lui trouver, acheter une fille. C'est un mariage qui n'est basé sur aucune relation entre les jeunes futurs époux. L'un ne connaissant pas l'autre, ils se retrouveront pour la première fois dans la chambre nuptiale »²⁷. Le résultat, dans ces conditions, est que la jeune fille ne choisit pas son mari tout comme le jeune homme aussi ne choisit pas sa femme. Chacun remet le tout à la chance ou c'est la fatalité. Aussi, arrive-t-il bien souvent que la femme en prend conséquences : injures, bastonnades, brimades, toutes les souffrances que l'on peut s'imaginer ; « ...souffrance d'une femme soumise à un époux sadique, solitude et peur d'une très jeune mariée, désespoir d'une jeune fille promise à un mariage forcé... »²⁸.

Dans *Le Pain nu*, l'analyse de la question est très faible du fait que le père est presque toujours absent, comme d'ailleurs le narrateur lui-même, qui passe l'essentiel de son temps dans la rue parfois loin de ses parents. Mais, quand Mohamed était encore plus jeune, attaché à sa famille, il ne restait pas indifférent aux relations très scabreuses entre ses parents, témoignent toutes les descriptions qu'il fait des scènes de violences dénonçant cette situation de la femme dans le mariage, une situation où l'épouse est réduite au silence. On voit qu'à tous les coups, Haddou ne se fatigue pas de rappeler son épouse qu'il va l'abandonner, elle et ses petits.

²⁶ MOUZOUNI, Lahcen, *Le roman marocain de langue française*, Paris, Publisud, 1991, p.54.

²⁷ SOUKEHAL, Rabah, *Le Roman Algérien de langue française (1950-1990)*, Paris, Publisud, 2003, p.224.

²⁸ KADRA-HADJADJI, Houaria, *Op. cit.*, p.200.

Ce que vit Mohamed auprès de ses parents contribue à forger chez lui l'image de la femme, une femme faite pour être caressée la nuit, donc pour assouvir le plaisir du sexe et c'est tout. Pour le reste elle n'est bonne que dans la corvée et dans la souffrance. Mohamed partageant le même appartement avec ses parents, suit leurs d'ébats amoureux les soirs. Il n'ignore pas que son père est plus qu'un monstre, que sa mère est une victime, il ne comprend donc rien à leur enlacement comme s'ils étaient dans une parfaite harmonie qu'aucune circonstance ne pouvait rompre. Naïvement, il se dit :

« Moi aussi, quand je serai grand, j'aurai une femme. Le jour je la battraï. La nuit je la couvrirai de baisers et de tendresse. C'est un jeu et un passe-temps amusants entre l'homme et la femme »²⁹.

On peut résumer la relation entre le homme et la femme comme un ensemble de rapports très complexes parfois difficiles à éclaircir mais dont le fondement est un vacillement constant entre amour et haine, rire et larmes, violence et tendresse, vérité et mensonge, complicité et adversité, rapprochement et séparation.

3.1.2. Le pouvoir tyrannique du père

Pendant son séjour à Oran, Mohamed connaît un homme, le père de la femme de son patron. Il demandait à Mohamed s'il connaît lire et écrire, et il était surpris d'entendre cet analphabète lui dire :

« – Mais chez toi, à Tétouan, on n'enseigne pas l'arabe et l'espagnol?

– Si, il y a des écoles. J'en ai entendu parler.

– Et pourquoi tu n'y as pas été?

– Parce que mon père n'a pas pensé à me mettre à l'école.

– C'est lui ou toi qui ne voulais pas aller à l'école?

– Je ne sais pas. Moi, je n'aurais pas fui de l'école ça demande des moyens, un peu d'argent »³⁰.

Mohamed n'apprendra à lire et à écrire qu'à l'âge de vingt ans, et en prison, grâce à un ami. *« Tu sais, un jour je t'apprendrai. Tu as de bonnes dispositions pour cela »³¹.*

²⁹ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.27.

³⁰ *Ibidem*, p.51.

³¹ *Ibidem*, p.132.

Pratiquement, l'éducation paternelle se résume à la violence. Seule la mère, quand elle en a l'occasion, essaie d'apprendre à son fils de bons comportements à travers une démarche raisonnable. Un jour, Mohamed ramasse des herbes au cimetière Bouaraqya, qu'il vient donner à sa mère pour préparer. Sa mère lui dira: « *Mon fils, ce qui pousse dans les cimetières ne doit pas être consommé* »³². Et quand elle apprendra que son fils a volé des basilics sur d'autres tombes pour les poser sur celle de son frère, elle est toute confondue. Mais elle sait se ressaisir et faire raisonner son enfant : « – *Demain, tu vas retourner au cimetière et tu remettras les fleurs à leur place* »³³.

Au lieu de l'élever à un bel avenir, le père de Mohamed met son fils dans un café pour lui trouve de l'argent : « – *C'est mon fils. Je te le confie. Protège-le. Je tuerai quiconque de ces ivrognes et drogués tentera de le toucher. Tu me connais. Nous les Rifains, nous ignorons la patience* »³⁴. Chaque fin du mois, le père rendait visite au propriétaire de café pour percevoir le salaire de son fils. La scène est émouvante : « *Le patron me faisait venir et me demandait de baiser la main de mon père qui me disait : je viens d'empocher le salaire de ton labeur. Que Dieu te bénisse. "Donc mon père nous exploitait"* »³⁵, dira Mohamed.

Ainsi, le père terrorise son fils, le soumet à sa volonté, tel point que celui-ci ne l'ose plus, il ne peut plus manger avec lui. « *Ma main tremblait quand je coupais un morceau de viande dans le plat face à mon père. Pourquoi me mettait –il dans cet état de démente? Pourquoi me faisait-il peur? Car je mangeais à l'affût comme un chat .Son égoïsme nous dominait même quand il était absent. Sa volonté était notre choix. Pour tout cela, je préférerais manger ma part seul, à l'écart* »³⁶. Mohamed lui peint son père comme un monstre avant de le comparer (ironiquement) à Dieu. Selon lui, quand celui-ci rentrait le soir, il était toujours triste et furieux. Personne ne bronchait un mot et chacun restait à sa place : « *Tout à son ordre et à son image, un peu comme Dieu* »³⁷.

³² CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.18.

³³ *Ibidem*, p.18.

³⁴ *Ibidem*, p.27.

³⁵ *Ibidem*, p.28.

³⁶ *Ibidem*, p.71.

³⁷ *Ibidem*, p.13.

Lahcen Mouzouni nous indique que : « Nous avons vu que chez tous les écrivains marocains, le père se confond avec Dieu et ses prophètes. Il est le véritable exécutant de la morale religieuse »³⁸.

3.2. Les conséquences

3.2.1. La résignation et le silence

Tout semble être comme le décrit Rabah Soukehal dans son ouvrage *le roman algérien de langue française* : « La société mâle plonge la femme dans l'univers de l'anonymat, de l'absence et du silence ; c'est un univers fermé, où l'extérieur n'est visible qu'à travers une lucarne ou une fenêtre à barreaux »³⁹.

En fait, La femme ne peut discuter avec l'homme, ne peut s'exprimer et dire ses problèmes Jacques Noiray écrit : « *La mère apparaît donc souvent dans le roman maghrébin, lorsqu'elle est autre chose qu'une ombre ou une image de convention, comme une éternelle victime de l'aliénation* »⁴⁰. On peut résumer le destin de la femme dans ces deux romans par cette formule : ignorance et soumission, ménage. Toutefois, il faut considérer que les pleurs sont très courants dans ce contexte de résignation douloureuse. Dans « *Le Pain nu* », la mère de Mohamed pleure souvent avec raison ou de rien. Pendant que son mari était en prison : « *Elle allait voir mon père à la prison une fois par semaine. Parfois elle revenait en larmes. J'ai compris que les femmes pleurent plus que les hommes. Elles pleurent et s'arrêtent comme les enfants. Elles sont tristes quand on pense qu'elles sont heureuses, ou alors quand on s'attend à les voir malheureuses on les découvre d'une humeur plutôt gaie. En fait je ne sais jamais quand elles sont heureuses et quand elles ne le sont pas. J'ai vu ma mère pleurer tout en souriant. Est-ce une forme de folie?* »⁴¹. Les pleurs deviennent ainsi un recours pour dégager son amertume, laver les douleurs de son cœur.

3.2.2. La haine des enfants

Il arrive même que la haine soit partagée par des amis. Ainsi des copains de Mohamed tabassent son père par ignorance, mais c'est une grande satisfaction pour le fils qui y voit sa vengeance. Sa description de

³⁸ MOUZOUNI, Lahcen, *Op. cit.*, p.176.

³⁹ SOUKEHAL, Rabah, *Op. cit.*, p.270.

⁴⁰ NOIRAY, Jacques, *Littératures francophones. 1- le Maghreb*, Paris, Belin, 2000, p.61.

⁴¹ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.23.

la scène est assez sarcastique : « *La main de mon père s'abattit sur moi. Je n'eus pas le temps de lui échapper, mais les copains de ma bande l'attaquèrent. Des coups violents furent échangés. Je l'entendis gémir et appeler au secours. Je le vis se défendre, cachant son visage en sang. Je m'éloignai un peu pour mieux observer le spectacle. J'aurais voulu participer à la bagarre. S'il y avait eu moins de monde je l'aurais fait. J'étais vengé. Satisfait de voir couler son sang comme il m'avait fait couler le mien* »⁴². Mohamed ne cache pas sa haine de son père et il tient à le faire savoir à ses copains dans une conversation qui survient illico après la bagarre :

« *Mon copain Abdeslam me rejoignit :*

– *Quels fils de pute! Qu'est –ce qui t'est arrivé avec ce chien?*

– *Rien. C'est mon père.*

– *Ton père!*

– *Oui. Mon père, mais il mérite encore plus que ça.*

Un autre copain, Sebtaoui :

– *Quels fils de rien! Quel fils de pute! Que s'est-il passé entre vous?*

– *Tu sais, dit Abdeslam, c'est son père.*

– *Son père! (Se tournant vers moi.) C'est ton père?*

– *Oui, Il mérite encore plus. C'est un chien* »⁴³.

Le narrateur nous montre clairement son sentiment contre son père. Plus loin d'ailleurs on apprendra qu'il rêve toujours de le tuer. « *S'il avait quelqu'un dont je souhaitais la mort, c'était bien mon père. Je le haïssais comme je haïssais aussi les gens qui pouvaient lui ressembler. Je ne me souviens plus combien de fois je l'ai tué en rêve. Il ne restait qu'une chose : le tuer réellement* »⁴⁴.

Au cinéma, pendant qu'il voit le film, Mohamed s'imagine à la place du héros pour pratiquer la justice et son père, dans le rôle de méchant. « *Je suis le héros du film. Celui qui venge les victimes de l'injustice. Avec mon arme je tire plusieurs rafales sur mon père. Des balles dans la tête, dans le cœur. Mon père est mort, comme le méchant du film. C'était ainsi que je désirais en finir avec lui... Mon père baignait dans son sang* »⁴⁵.

⁴² CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.62.

⁴³ *Ibidem*, p.62.

⁴⁴ *Ibidem*, p.71.

⁴⁵ *Ibidem*, p.75.

Il déteste tellement son père qu'il le croit mort depuis que lui Mohamed était encore dans le ventre de sa mère. C'est ainsi qu'un jour pendant qu'il dormait dans la rue, il est réveillé par un individu :

– *N'es-tu pas le fils de M. Haddou?*

– *Non. Ce n'est pas moi.*

Il insista :

– *Ce n'est pas toi, Mohamed, le fils de Haddou qui vient de rentrer d'Oran?*

– *Je ne suis pas son fils. Je ne connais personne du nom de Haddou.*

– *Comment t'appelles-tu alors?*

– *Mohamed.*

– *Mais ton père c'est bien Haddou Ben Allal, et ta mère c'est bien Mimouna?*

– *Je t'ai dit que je ne connais que moi-même.*

– *C'est qui ton père alors?*

– *Il est mort.*

– *Mort!*

– *Oui, depuis longtemps.*

– *Comment s'appelait-il?*

– *Je ne sais pas.*

– *Comment? Tu ne connais même pas le nom de ton père?*

– *Je connaissais son nom mais je l'ai oublié. Quand il est mort. J'étais encore dans le ventre de ma mère »⁴⁶.*

La haine de Mohamed contre son père est totale. C'est ainsi que, lorsque Mohamed se retrouva au cimetière de Sidi Bouaraqya, sur la tombe de son frère Adeldkader, il pensait à la pire des choses pour son père : « *Nous entrâmes dans le monde du silence éternel. C'était là qu'on avait enterré mon frère Adeldkader. Quand mon père sera mort, j'irai voir sa tombe et je pissurai dessus. Sa tombe ne sera bonne que pour un dépotoir où on viendra chier et pisser »⁴⁷.*

Lahcen Mouzouni montre dans son ouvrage que : « cette attitude n'est pas étonnante de la part du narrateur, car même Choukri écrivain n'apprendra la mort de son père que trois ans plus tard »⁴⁸. Quant à Mohamed, depuis la mort de son frère, il est épouvanté, il ne croit plus en son père, celui-ci est devenu un monstre pour lui ;

⁴⁶ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.61.

⁴⁷ *Ibidem*, p.77.

⁴⁸ MOUZOUNI, Lahcen, *Op. cit.*, p.167.

« – *Mohamed, mon Mohamed! Viens! N'aie pas peur!* s'écrie la mère.

– *Je suis là, mère.* Répond l'enfant.

– *Viens!* Insiste la mère.

– *Non! Il va me tuer comme il vient de tuer mon frère.* »⁴⁹, dit Mohamed.

Mohamed ne comprend pas de tout le geste de son père, l'assassinat d'Abdelkader. Bien que très jeune sa réaction est spontanée ; vite il s'en éloigne, il fuit devant l'horreur et peut être aussi devant la menace. La peur lui rend impuissant, elle inhibe son courage ; il veut annoncer au vieux Cheick le crime de son père, mais il a peur, il parle ; mais ses mots restent dans ses tourments intérieurs : « *Mon père n'aimait pas mon frère. D'ailleurs, c'est lui qui l'a tué .Oui, je dis bien tué. Assassiné. Je l'ai vu. J'ai assisté au meurtre. C'est lui qui l'a tué. Je l'ai vu. Il lui a tordu le cou. Le sang a giclé de sa bouche. Je l'ai vu de mes propres yeux. C'est mon père son assassin* »⁵⁰. Mohamed est terrorisé par son père qui l'oblige à manger. « *...Notre haine s'approfondissait. Si j'avais été plus fort que lui, je lui aurais fait manger la serpillière.* »⁵¹, se dit-il.

Conclusion

Notre but de cette étude, est de voir à travers un regard rapproché, comment l'auteur aborde le thème de la violence familiale qui, d'après plusieurs études, apparaît comme une réalité, hélas vivante dans la société marocaine. En réalité, la violence familiale apparaît comme un thème essentiel car, les scènes de violences sont présentes pratiquement dans toutes les pages.

Dans *Le Pain nu*, l'espace familial qui, en principe devrait entretenir un repos et une vie paisibles est plutôt le lieu de toutes les brutalités humaines allant de la simple injure à l'homicide. Haddou dans *Le Pain nu*, même si ce ne détient par tous les moyens, pauvre, il est nourrit par sa femme qu'il transforme en esclave, transforme également son fils Mohamed en esclave, en le plaçant dans des affaires afin d'obtenir de l'argent. Du moment où la rue est devenue peu à peu sinon d'un seul coup, une nécessité intégrale, c'est-à-dire l'unique alternative, y vivre n'est plus désormais perçu comme une condition de vie transitoire pour Mohamed, mais comme

⁴⁹ CHOUKRI, Mohamed, *Op. cit.*, p.14.

⁵⁰ *Ibidem*, p.15.

⁵¹ *Ibidem*, p.73.

le choix d'une forme de vie. Pour terminer, rappelons que le roman a été interdit des années durant pour la véhémence de leur critique envers la société marocaine.



Bibliographie

Roman de corpus

- CHOUKRI, Mohamed, *Le Pain nu*, (trad. de Tahar Ben Jelloun), Paris, Maspero, 1981.

Références

- GHISSASSI, Fouzia et MOULAY RCHID, Abderrazzak, *Femmes : violence et université au Maroc*, Casablanca, La Croisée des chemins, 2003.
- KADRA-HADJADJI, Houaria, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*, 1986.
- MOUZOUNI, Lahcen, *Le roman marocain de langue français*, Paris, Publisud, 1991.
- NOIRAY, Jacques, *Littératures francophones. 1- le Maghreb*, Paris, Belin, 2000.
- SOUKEHAL, Rabah, *Le Roman Algérien de langue française (1950-1990)*, Paris, Publisud, 2003.



